

Extrait de *Les villages de Dieu* d'Emmelie PROPHETE (Haïti) éd.
Mémoire d'encrier (Canda-Québec)

Tous droits réservés

(...) Il était grave. J'avais peur. Je ne voulais pas qu'il le voie. Joël allait-il me tuer ? J'avais tellement entendu d'histoires de gens que l'on avait fait chercher chez eux et qui n'étaient jamais revenus. On supposait que certains cadavres démembrés, brûlés dans les ravines aux alentours étaient les leurs.

Pierrot m'avait suivie dans la chambre, il avait peur que je ne m'échappe alors que la maison n'avait qu'une seule porte. Ma fuite aurait signifié sa mort à lui. J'avais enlevé mon short, enfilé un jean, remplacé mon maillot par une chemise blanche que ma grand-mère m'avait offerte, il fallait que je présente bien, je vivais peut-être les derniers moments de ma vie. J'avais honte en enlevant mon haut, Pierrot ne me quittait pas des yeux, il paraissait ému, il pouvait voir mes côtes, mes seins trop menus.

J'avais évité son regard. Je ne me déshabillais devant mes rares clients que dans le noir, la plupart du temps ce n'était même pas utile, je n'enlevais que le bas.

Je ne sentais plus mes jambes. Je voulais voir Tonton une dernière fois peut-être, lui parler ne serait pas possible, je n'allais pas pouvoir le réveiller. Pierrot était aussi gêné que moi. Il avait peur, je ne savais si c'était pour lui-même ou pour moi.

Quand nous sommes sortis de la maison, tout le monde nous regardait. Il m'escortait. Fany, en nous voyant, avait mis les deux mains sur sa tête comme si elle allait pleurer. Il fallait marcher une dizaine de minutes de chez moi à « la base ».

Il n'y avait que les membres du gang qui pouvaient s'approcher de cette construction de deux étages, en béton, inachevée, entourée de hauts murs en parpaing non enduits de ciment. On avait dû me voir arriver de loin, un homme aux vêtements chiffonnés avait entrepris de faire glisser le gros portail en fer.

La cour était grande, une grosse cylindrée de la marque Toyota était garée à côté de la maison inachevée. Le sol tout autour du véhicule était mouillé, il venait visiblement d'être lavé. Le premier étage était encore un projet, il n'y avait que des murs en attente d'un toit. Toutes les maisons en béton de la Cité étaient en attente d'un étage supplémentaire.

Une terrasse très grande faisait face à la cour et était meublée d'une vieille chaise de bureau au cuir fendillé, une chaise à bascule avec un coussin jaune. Une table basse sur laquelle étaient posés des cartes et des dominos se trouvait au milieu des deux chaises. La peinture crème des murs était par endroits écaillée. Des numéros de téléphone étaient notés à la plume à même le mur. La céramique grise brillait. Un rideau blanc, épais, protégeait l'intérieur des regards. J'aurais voulu voir la pièce qu'il cachait et les nombreuses autres. Il se racontait qu'il existait des cellules dans la maison pour garder les gens qui étaient enlevés et pour lesquels ils demandaient de fortes rançons aux familles qui n'étaient pas toujours certaines de les récupérer, même après avoir payé. (...)